les amis de l'étang-la-ville

comité de défense et de protection Stagnovillois

N° 103/FÉVRIER 2009 - 49ème

SOMMAIRE

UNE BELLE HISTOIRE
pages 3 à 5

NETTOYAGE DE PRINTEMPS
page 6

LE SALON DE PEINTURE
page 8

Ce bulletin a été préparé par:
Louis Chauvin, Pierre Domin, Claude Dremaux, Marielle Papeil-Lalande, Bénédicte Mérouze, Jean Péchinot, Pierre Rifflart, Chantal Righenzi, Didier Schmitz, Janine Thoma.
Comité de Défense et de Protection Stagnovillois
BP 23 - 78620 L'ÉTANG-LA-VILLE
E-mail: comite@amis-letanglaville.org

Maquette et mise en pages:
INFOGRAPHIE J.TOUTAIN
Tél: 01 39 58 34 51

Impression : M.I.M.M. - 01 39 58 73 04

ÉDITORIAL

Au seuil de cette année nouvelle les adhérents de notre association sont heureux de présenter leurs vœux les plus chaleureux à nos lecteurs, pour leur famille et pour qu'un vent favorable souffle sur notre village au moment de la mise en oeuvre du nouveau plan d'urbanisme.

Pour débuter cet an neuf, notre premier bulletin prend une orientation artistique avec tout d'abord un rappel du 39 ème Salon de Peinture et d'Arts Décoratifs, et ensuite avec la publication d'un texte écrit par un ancien sculpteur stagnovillois Niklos Dallos.

C'est avec un peu de nostalgie que notre 39 ème Salon de Peinture s'est installé en novembre dernier à l'Espace Auberderie, après trente éditions dans les salons de la mairie entre 1971 et novembre 2007. La toute première exposition avait été organisée en 1961 dans la pittoresque auberge des Marronniers située au centre de la rue Jean Mermoz, entre la boulangerie et l'ancienne mairie. Cette auberge devait être démolie pour laisser la place à l'immeuble de même nom qui abrite aujourd'hui la poste. Cette démolition avait entraîné l'impossibilité de continuer les expositions pour manque de salle disponible, jusqu'à l'installation de la nouvelle mairie dans le château XVII ème siècle, sauvé de l'abandon grâce à l'action de notre comité.

Mais la très belle grande salle de l'espace Auberderie a permis à 54 exposants, dont plusieurs professionnels stagnovillois, de montrer leurs œuvres à un nombreux public cherchant un contact direct avec les artistes, comme cela avait été le cas à l'occasion de la visite des ateliers au cours de la fête de l'Etang, expérience que nous prévoyons de reprendre cette année. La page 8 du bulletin regoupe quelques oeuvres marquantes de cette exposition.

Notre commune a toujours attiré les artistes, et parmi eux un sculpteur de renommée internationale nous a quittés l' an dernier. D'origine hongroise ses oeuvres ont été exposées dans de nombreux pays et sa biographie figurant en page 2 du bulletin nous remet en mémoire les tragiques évènements survenus en Europe centrale le siècle dernier.

En plus de son activité de sculpteur il s'était essayé à l'écriture et y avait trouvé beaucoup de plaisir. Dans le texte intitulé *"Comme des hirondelles"*, que nous publions dans ce bulletin, il raconte avec beaucoup d'humour son arrivée et son installation à l'Etang avec sa jeune femme anglaise Mary, artiste elle-même. Vous y retrouverez l'ambiance de la rue Jean Mermoz telle qu'elle se présentait il y a encore cinquante ans avec l'ancienne mairie, la boulangerie, l'auberge

des Marronniers et quelques autres commerces.

Nous vous laissons le plaisir de déguster ce texte en cadeau de début d'année.

Pour une équipe artistique, le Président,

Louis Chauvin

BIOGRAPHIE DE MIKLOS DALLOS

Miklos Dallos, né en Hongrie en 1922, passe une enfance heureuse dans la vieille ville baroque d' Eger puis, en 1941, après avoir passé son baccalauréat il est mobilisé. Après deux ans de formation, il est promu officier de l'armée royale hongroise et part combattre en première ligne sur le front russe du côté de la Transylvanie. Fait prisonnier par les russes, il passe

trois ans dans un camp de prisonniers de guerre soviètique près de Kishinev en Moldavie.

Il a la chance d'être l'un des 80 survivants sur un total de 2000 soldats hongrois, les autres mourant de faim, de soif, de froid et de typhus. De retour en Hongrie, il travaille illégalement comme gestionnaire dans un collège à Budapest, tout en étant plus ou moins en cachette aux Arts et Métiers dans l'atelier de l'excellent sculpteur Miklos Borsos.

Recherché par la police communiste en raison de son origine « bourgeoise-réactionnaire » et de ses critiques ouvertes du système il est obligé de fuir son pays, et après de multiples aventures en Tchécoslovaquie et Autriche, il atterrit dans un camp de réfugiés de la zone britannique. Il est envoyé travailler dans une ferme, puis il gagne un peu d'argent en gravant des pierres tombales.

Finalement, grâce à un contact hongrois, il réussit à gagner Paris - le 14 juillet 1949 - et la propriétaire d'une petite maison en bois à Maisons Alfort lui permet de se construire un studio à l'étage. Ce local étant près de la Marne, il devient vite un lieu de rassemblement et de baignade pour une foule de réfugiés hongrois.

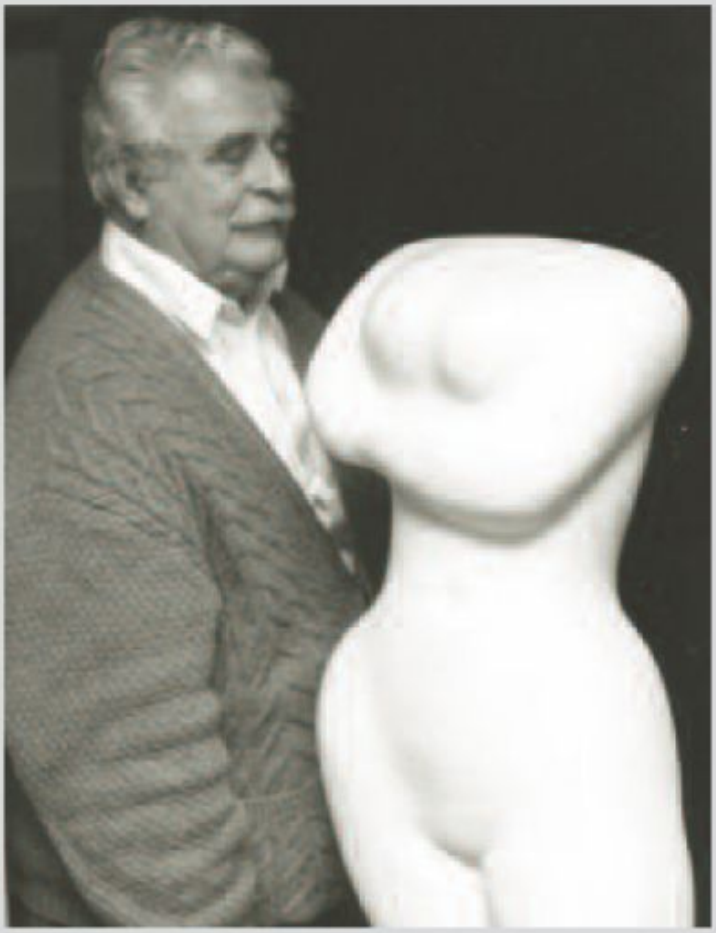
Une bourse d'étude lui permet d'étudier aux Beaux Arts sous l'excellent sculpteur Marcel Gimond , puis, en 1953, il épouse une jeune britannique, Mary Lloyd, et ensemble ils achètent une vieille maison en ruine à l'Etang la Ville. De ses propres mains, il la démolit et la reconstruit de fond en comble. La construction terminée, il reprend la sculpture et participe à des expositions collectives en France et en Hollande (Salon des Indépendants, Salon de la Jeune Sculpture, Leiden etc.) En 1963 il obtient des bourses auprès de la Macdowell Colony, New Hampshire, et la Huntington Hartford Foundation, Californie, aux U.S.A. et expose à Boston, New York, Washington D.C.et Los Angeles.

De retour en France, il achète une vieille ruine dans un village médiéval du Midi qu'il reconstruit avec l'aide de quelques maçons du pays. Pour la municipalité il crée une fontaine en fer forgé.

Pendant les deux décennies suivantes il expose beaucoup en Hollande (Galerie Magdalene Sothmann, Amsterdam, Utrechtse Kring) et aussi à Paris, en Italie (Museo Pagani), au Canada et à Budapest (Mücsarnok - Musée National).

En 1984, il achète une vieille ferme près de Chartres pour son fils, Georges, et avec l'aide pendant six mois d'un maçon portugais, il la détruit et la reconstruit de ses propres mains. A partir de cette date, il abandonne la sculpture pour l'écriture. Il meurt en 2008 à l'Etang la Ville.

Les sculptures acquises par des organismes publics: Ministère de la Culture, Paris, Musée National, Budapest. Fontaine: Municipalité de Les Arcs-sur-Argens. A l'Etang la Ville il est nommé Citoyen d'honneur et reçoit la médaille de la ville. A Bator, son village natal, il est maire honoraire.



COMME DES HIRONDELLES

(texte écrit par Nikllos Dallos, narrant son arrivée et son installation dans notre village)

La maison que nous avons achetée avec ma jeune femme était vétuste et abandonnée, mais située dans la rue principale de ce grand village (qui se vantait d'être une Ville) niché fièrement autour de sa petite église du douzième siècle dans une vallée presque sans issue à vingt kilomètres à vol d'oiseau de la flèche de Notre dame de Paris. Le village était fier aussi de son château, qui n'était au fond qu'un grand manoir, mais qui avait hébergé une nuit le roi Louis XIV et son entourage lorsque ceux-ci chassaient dans les forêts avoisinantes - celles de St Germain-en-Laye, Marly-le-Roi et Versailles. En souvenir de cet événement mémorable il avait eu l'honneur de s'embellir avec le symbole du Roi Soleil - un soleil doré en fer forgé - qui figurait sur la grande porte d'entrée du domaine. Cette porte était également en fer forgé - oeuvre d'art indiscutable de l'époque, hélas disparue depuis.

La façade de ma maison fraîchement acquise était recouverte d'une vigne chétive, symbole indiquant que le propriétaire était vigneron. En réalité un de ses six héritiers était tonnelier.

L'affaire de l'achat fut vite conclue. Le prix de la maison était minime car elle était en si mauvais état que personne n'avait voulu l'acheter. Jeune sculpteur, je me mis immédiatement au travail. Comme les hirondelles qui avaient déjà construit leurs nids sous la porte cochère, je voulais construire un nid d'amour, mais contrairement aux hirondelles, moi je devais d'abord démolir presque tout. Les premiers jours après l'achat, je suis venu seul pour faire un relevé topographique et réfléchir à la réfection, car ma jeune femme travaillait dans une organisation internationale à Paris pour couvrir nos besoins quotidiens.

Je travaillais sous la surveillance bienveillante d'un caniche royal noir merveilleusement dépenaillé, faute de soins. Nous l'avions acquis avec la maison. Il y était enfermé et n'était nourri que de pain sec trempé dans de l'eau ou du lait tourné, que l'une des vieilles propriétaires (elle vivait presque en face) lui apportait quotidiennement. Cette situation avait créé chez lui un trait de caractère bien particulier. Il faisait la fête à tous ceux qui entraient dans la maison, gambadant autour d'eux avec joie, car cela signifiait la fin de sa solitude - solitude partagée avec un lapin tout mouillé enfermé lui aussi dans cette première cour en terre battue bien glissante, puisque la pluie y diluait le fumier qui coulait ensuite à travers la porte cochère sur la rue. A midi quand je m'asseyais sur la marche de la maison pour casser la croûte, il se mettait sagement devant moi, assis sur le train arrière, soutenant le haut de son corps avec les pattes de devant bien raides comme deux colonnes. J'avais l'impression qu'il me souriait.

Ses yeux de charbon noir brillaient sous ses longs poils exprimant tout le bonheur qu'il ressentait à ne plus se trouver seul, momentanément.

Je mangeais mon lard fumé sous son regard intéressé, mais il ne mendiait pas. Je lui jetais la couenne, mais il ne l'attrapait pas au vol, et même tombé par terre devant lui, ne sautait pas dessus. D'abord il le regardait, reniflait, même léchait avec la pointe de sa langue, puis jugeant que c'était inconnu mais mangeable, lentement il dévorait tout. Il faisait de même avec le fromage et la croûte sèche de mon pain. Il montrait ainsi qu'il était bien élevé malgré sa condition de chien abandonné et ses beaux poils noirs bien en mêlés. Mais le soir, quand je voulais partir, il devenait méchant, avec moi comme avec tout le monde. Enfin pas tout-à-fait méchant, mais il manifestait avec vigueur son désir de me garder avec lui.

Mon voisin avait lui aussi besoin de moi pour meubler son oisiveté. Il avait pris sa retraite à cinquante ans à cause d'un petit accident de travail et passait la majeure partie de son temps à sa fenêtre, qui donnait sur la cour de ma maison. Il surveillait mon travail et me lançait des conseils. Un jour, voyant que j'étais en train de clouer un chevron dans le toit avec mon marteau de menuisier, il vint me prêter une massette expliquant qu'avec cela ça marcherait mieux. Je l'acceptai en le remerciant, mais au premier coup donné sur un grand clou, le manche totalement vermoulu se cassa. Je fus obligé d'arrêter mon travail, d'aller chercher dans la quincaillerie la plus proche un manche en cornouiller, de l'emmancher et en plus de nettoyer la tête du marteau bien rouillé. Quelques jours plus tard je le lui rendis en disant que c'était vraiment une bonne massette qui travaillait presque toute seule. Il fut heureux de voir rajeunir son instrument et à partir de ce jour il vint régulièrement voir le bon travail qu'avait fait son marteau.

Un jour il remarqua que nous avions installé deux WC dans la maison, un en bas près de l'antichambre, et un autre à l'étage dans notre salle-de-bains. A partir de ce jour, la nouvelle courut dans la rue principale - où se trouvait notre maison - que nous étions, ma femme et moi, malades et que nous ne voulions pas utiliser tous les deux le même WC.
En fait, nous étions les premiers dans cette rue à avoir des WC à l'intérieur.

La démolition avançait vite, cela étant sa nature. Mes amis, qui entre-temps avaient eux aussi terminé leurs études, venaient avec grand plaisir m'aider. Je fus étonné par leur ardeur à démolir. Ils étaient beaucoup moins enthousiastes quand il s'agissait de construire. Seul Pongràc - qui avait obtenu l'équivalence de son diplôme hongrois plus un autre diplôme de droit international - venait régulièrement m'aider non seulement pour la démolition mais aussi pour la reconstruction. Il me coulait les éléments de la corniche en plâtre que je fabriquais pour atténuer l'angle trop

Le porche de la maison en ruine, tel que nous pouvons le voir aujourd'ui

brusque entre les murs et le plafond. Ainsi son instinct de démolition était harmonieusement équilibré par un acte de construction. Un autre ami, Csuki, qui travaillait à l'O.R.T.F., et qui m'avait vendu un vieux camion Ford de 1929, venait aussi déblayer les gravats et les épandre, avec l'autorisation de la Mairie, dans les ornières de la forêt avoisinante. Ce brave camion me fit beaucoup de services. Il m'aida à transporter de Maisons Alfort, où j'habitais avant, et ceci depuis mon arrivée en France, trois grandes portes-fenêtres sortant de la démolition d'un beau manoir local. Je les avais achetées quand j'étais un étudiant célibataire parce que je rêvais d'en faire un mur de mon futur atelier de sculpteur. Maintenant je comptais les incruster dans la façade sud de la maison donnant vers le jardin.
Dès le premier jour de travail, ma femme exigea de rester avec moi. On campait dans une chambre délabrée vide et on partageait un vieux lit défoncé qu'on avait trouvé là et dont on avait comblé le creux avec un traversin. Chaque matin ma femme se lavait dans la première cour toute nue sous le jet que je pompais pour elle. Son courage m'impressionnait beaucoup.

Le jardin potager de mon voisin de l'autre côté - le boucher - jouxtait le mien qui, lui, était envahi de mauvaises herbes. Le boucher y faisait quelquefois travailler le simple d'esprit du village, qui s'appelait Guillaume. Il bêchait le matin de bonne heure, mais ne faisait que quelques mètres carrés, tout juste de quoi gagner son beefsteak. Je le voyais souvent debout, appuyé sur sa bêche pour faire passer le temps en regardant mon travail. Un jour il vit ma femme, habillée de façon élégante, qui courait à travers le jardin pour monter à la gare, car elle prenait le train chaque jour pour aller travailler à Paris. Elle m'embrassa et me dit « Travaille bien». Je lui répondis « Sois sage! A ce soir». Guillaume regarda cette scène étonné, puis il me dit «Je comprends maintenant où tu mets tes sous, et pourquoi tu as l'air si minable.»

Me voilà donc installé dans l'imagination de Guillaume comme entretenant une fille légère de Paris. Je lui expliquai que c'était ma femme, mais ce n'est pas sûr qu'il l'ait cru.

Les racontars allaient donc bon train et moi je travaillais, comme les hirondelles sous la porte cochère, posant pierre sur pierre afin que notre nid d'amour soit vite fait.

Le mois d'août passa aussi vite que les autres. Les hirondelles ne nous avaient pas encore quittés. Un jour bien ensoleillé, quand les Parisiens se rôtissaient au bord de la mer, je décidai que j'en avais assez de travailler tout seul. Peut-être que je souffrais de solitude comme jadis mon chien. C'était fatigant de travailler sur le toit de la maison en plein soleil. Je sortis donc faire un petit tour d'exploration dans le village. Passant devant le cimetière, j'entrai. J'aimais les cimetières. Beaucoup de souvenirs de mon enfance, et aussi de mon évasion de Hongrie, me liaient à cet endroit calme, mais jamais abandonné. Autour des tombes et sur les dalles, les fleurs assoiffées luttaient courageusement contre le soleil. Moi aussi, dans cette chaleur réverbérée par les croix et les tombes en pierre, j'avais soif. Errant dans les allées, je voyais parci par-là des photos de défunts qui me regardaient en souriant comme pour me dire que notre rencontre n'était qu'une question de temps.

Je pensai brièvement à mes soldats morts. Enterrés anonymement à la va-vite en URSS, eux n'avaient pas de pierres tombales.
Tout à coup j'entendis une voix chantonnante qui semblait venir d'outre- tombe. Je regardai autour de moi, mais ne vis personne. Puis, m'approchant d'une tombe fraîchement creusée, je vis, au fond, le fossoyeur, chantonnant, une bouteille de vin à la main. Quand il m'aperçut, dans mon vêtement de travail maculé de plâtre et aussi mal rasé que lui-même, il me tendit sa bouteille:

«Prend une rasade. Viens, il fait bien frais ici».

Je refusai cette invitation amicale en souriant:

«Merci, je reviendrai plus tard. Ce n'est pas encore le moment pour moi.

«Qui sait...» fut sa réponse, noyée dans son vin rouge.

A cette heure-là, il me semblait que nous étions les seules deux personnes travaillant dans ce village.
Quelques jours plus tard ma femme, ne travaillant pas à Paris pour une fois, put rester à la maison, et elle eut envie elle aussi de faire une promenade dans notre petit village.

Elle rentra toute boulversée et voilà pour quoi;

« Dans notre rue, devant notre maison » me dit- elle « est passée une vieille femme du village poussant péniblement une brouette à deux roues, sur laquelle gisait un cercueil décoré d'une seule petite gerbe de fleurs. J'ai appris qu'elle s'en allait enterrer elle-même toute seule son mari mort. Ca m'a tellement bouleversée que je ne pouvais pas continuer ma promenade. » Elle me sauta au cou et larmes aux yeux me dit:

«Je t'enterrerai moi aussi ainsi toute seule. »

Je la caressai en l'embrassant.

«Calme toi...calme toi...nous ne sommes pas si pressés.»

Nous avons passé notre premier hiver dans la seule pièce déjà réalisée, celle dans le grenier d'avoine au-dessus de la porte-cochère. Nous brûlions dans la cheminée toute neuve les petits bois de la démolition et enfin nous pouvions nous coucher dans un endroit propre et nous laver à l'eau chaude, devant l'âtre.
Etant donné que cette première chambre habitable donnait sur la rue, on entendait les bruits de la rue et, en particulier, tôt chaque matin, un mystérieux bruit de pas qui s'arrêtaient toujours devant notre maison puis démarraient après quelques minutes.
Cela m'intriguait parce que cela se répétait régulièrement chaque matin à la même heure - si régulièrement même que ce bruit nous servait de réveil-matin. Je me mis à l'affût à ma fenêtre et constatai que c'était le bruit des sabots de deux vieux cultivateurs qui s'arrêtaient dans l'encoignure de ma porte cochère pour rouler leurs cigarettes, qu'ils allumaient avec un briquet d'amadou, puis repartaient chercher leur pain à la boulangerie.
Cette belle régularité, comme dans leur amitié, se reflétait dans toute leur vie, où le travail et le repos étaient calqués sur le rythme des jours et des saisons.
Je retrouvai ainsi, à 20 km de Paris, un rythme de vie campagnard qui me rappela la Hongrie de ma jeunesse et ce village que j'habitais où la journée était scandée par le départ et la rentrée des troupeaux: Régulièrement, quand l'ombre du bâton du berger, piqué dans le sol, atteignait deux fois sa longueur, la rentrée des troupeaux commençait. Dans la rue principale, la seule qui traversait tout le village, le premier passage, dans une nuée de poussière malodorante, était celui de la horde désorganisée des cochons. Après, un peu plus tard, venaient les moutons, avec quelques bêlements, juste assez pour rappeler à un agneau de ne pas trop s'éloigner de sa mère. J'aimais ce troupeau de moutons, toujours compact, et conduit par le bouc blanc de la sage-femme. La sage-femme était bien aimée dans le village. Elle n'avait pas eu d'enfants et reportait donc son amour maternel frustré sur les mères qu'elle aidait à accoucher et sur sa chèvre.
C'était un bouc superbe, aux cornes en spirale impressionnantes, et d'une fierté sans égale. Ses longs poils blancs étaient toujours propres et bien peignés et au cou il portait une clochette sur un ruban de velours rouge. Il passait toujours noblement à la tête du troupeau de moutons.
Tous les gens du village, les enfants en tête, attendaient devant leur porte ouverte pour voir le passage du cortège.
Dans mon village français, il n'y avait que quelques moutons, et pas de bouc blanc, mais j'y sentais les mêmes pulsations paisibles et je savais que j'y serais heureux.
Imitant les deux vieux célibataires villageois qui continuaient de nous réveiller avec le bruit de leurs sabots, j'avais pris l'habitude de chercher mon pain moi aussi de bonne heure. Un jour, en rentrant chez moi, j'aperçus sur le trottoir enneigé et gelé de l'autre côté de la rue une vieille dame villageoise qui courait en glissant dans la neige vers le boulangerie. Je la saluai à voix haute comme j'en avais l'habitude. Il faisait vraiment très froid. Ca vous étirait la peau sur la figure.

Au lieu de me répondre «Bon jour» comme d'habitude, elle me cria à travers la rue:

«Ca tire...ça tire...ça tire».

Les fenêtres donnant sur la rue s'ouvrirent brusquement et le spectacle d'une vieille femme criant «Satyr...satyr».. en courant comme pour s'échapper de moi me fit une réputation peu flatteuse.

Malgrè tous les sujets de conversation que nous fournissions nous, les deux étrangers, un barbare hongrois et une gentille anglaise, les villageois ont fini par nous accepter. Mais nous n'avions pas beaucoup de temps pour les relations sociales. Moi je travaillais tout seul, sauf que j'avais le chien pour compagnon. Au début je faisais ma cuisine simple sur un réchaud à alcool - en général c'était une omelette avec du lard fumé - et pendant que l'omelette cuisait deux petites souris couraient autour sans prêter la moindre attention à mes efforts pour les chasser. Afin d'avoir assez de place sur la vieille cheminée pour faire mon café, je posais ensuite la poêle par terre. Youki, le chien, se précipitait et bouffait tout en un clin d'oeil. Je ne l'engueulais pas. Je le comprenais. Selon lui, selon tous les chiens, il est évident que tout ce qui se trouve par terre est pour eux. Il a donc fallu que je fasse une table et que je trouve au moins deux chaises.

UNE BELLE HISTOIRE (fin)

Toutes les améliorations que la construction amenait dans notre vie amélioraient aussi nos contacts avec nos voisins. Ainsi un jour je pris le courage de poser une question délicate à mon vieux voisin retraité:

«Racontez moi, Monsieur: comment s'est passée ici l'occupation allemande?»

« Oh, c'était affreux!»

J'ai voul en savoir plus:

«Qu'ont-ils fait de si affreux?» et comme la réponse tardait, je continuai:

«Ils étaient nombreux ? Ils ont commis des atrocités?»

«Non...ils n'étaient pas nombreux...tout juste six téléphonistes qui se sont installés dans le château, mais leur chef est venu chez nous car on nous a réquisitionné une chambre.»

«Il était cruel?»

«Non ...non... on ne le voyait jamais. Il partait de bonne heure et revenait tard. Il passait la journée avec ses téléphonistes au château.»

«Qu'a-t-il donc fait de si affreux?»

Après une courte hésitation, mon voisin prit mon bras et me chuchota dans l'oreille sur un ton dramatique:

«Il n'a jamais vidé son pot de chambre!… et c'était ma femme qui devait le vider dans le jardin sur les salades.»

Nickllos DALLOS

Le résultat final: un patio provençal rue Jean Mermoz

NETTOYAGE DE PRINTEMPS

Comme les années précédentes nous organisons avec la commission environnement du Conseil Municipal Enfants et les services techniques de la mairie un après-midi de nettoyage de printemps le samedi 4 Avril.

Il s'agit de parcourir les rues et chemins du village avec plusieurs groupes d'enfants des cours moyens pour ramasser les papiers et détritus divers négligemment abandonnés dans la nature. Ils seront équipés du matériel nécessaire (gants et sacs), et encadrés par des adultes du comité et des parents bénévoles.

L'objectif est simple: c'est de bien faire comprendre à tous, petits et grands, habitants de la commune, que c'est nous qui sommes en premier responsable de la propreté de la commune, en apportant le plus grand soin à ce que nous faisons de nos déchets.

Cette promenade se terminera par un goûter et une remise de diplômes.

Alors n'hésitez pas et venez nous rejoindre.
Rendez-vous samedi 4 Avril à 14 heures 15
place du marché.

LE CHER ARPENT

C'est un lieu-dit, vaste ensemble de maisons entourées de grands jardins classé en zone UH et d' un petit bois d'environ 3ha classé en zone protégée inconstructible dans le POS actuel.

Devant les fortes pressions s'exerçant sur la municipalité pour un meilleur respect de la loi SRU, nous avons dès les premières études du PLU pris position pour une urbanisation raisonnable de cet espace boisé, ce qui sera rendu possible par une classification en zone à urbaniser dans le projet de PLU.

Les locataires depuis plus de trente ans de la belle propriété incluant ce bois nous ont fait le reproche de parler dans nos bulletins *"d'une zone isolée et abandonnée"* alors que *"nous l'habitons et l'entretenons régulièrement"*.

Dont acte, mais en fait nous n'évoquions bien entendu que la partie maintenant classée en zone à urbaniser, dont tout stagnovillois peut se faire une idée en se promenant sur le chemin de la Tournelle qui sert de frontière avec Mareil-Marly, au départ de la route de St-Germai

NOS ANCIENS

Nous avons été très attristés en Novembre dernier d'apprendre la disparition de deux personnes très proches de notre comité :

C'est tout d'abord Mr Paul Mennesson, dont l'épouse Myriam a été pendant de nombreuses années administratrice de notre comité. Elle était par ailleurs bien connue des stagnovillois pour ses travaux sur l'histoire de la commune.

Et puis, c'est le décès d'une centenaire Mme Jeanne Massalski, dont le mari avait été l'un des fondateurs de notre comité, il y a 50 ans avec Claude Ferrari, Pierre Dupont et Serge Rougeul.

ADIEU À PHILIPPE BASTIEN

Mais nous venons d'être touchés beaucoup plus directement avec le décès de notre ami Philippe Bastien mardi 13 Janvier. Il était maire-adjoint, administrateur et ancien président de notre Comité.

Philippe était très actif et a apporté beaucoup à notre commune par sa compétence, son travail et ses conseils. D'une très grande gentillesse, il a toujours fait preuve de beaucoup d'énergie, n'hésitant pas à s'impliquer complètement dans les affaires qu'il prenait en charge.

Dernièrement il avait participé à l'élaboration du plan d'urbanisme. C'est une très grande perte pour notre conseil d'administration et pour la commune.

Nous aurons à cœur de nous inspirer de son exemple et de continuer son œuvre.

Au nom du comité nous exprimons toute notre sympathie à sa famille.

BULLETIN D' ADHESION

Je soussigné (Nom, Prénom).....
Adresse .....
Profession (facultatif).....
Déclare adhérer au **C**omité de **D**éfense et de **P**rotection **S**tagnovillois. A cet effet, veuillez trouver ci-joint ma cotisation de 20 Euros pour l'exercice 2009 (membres bienfaiteurs à partir de 30 Euros).

L'Etang-la-Ville , le .....
Signature :.....

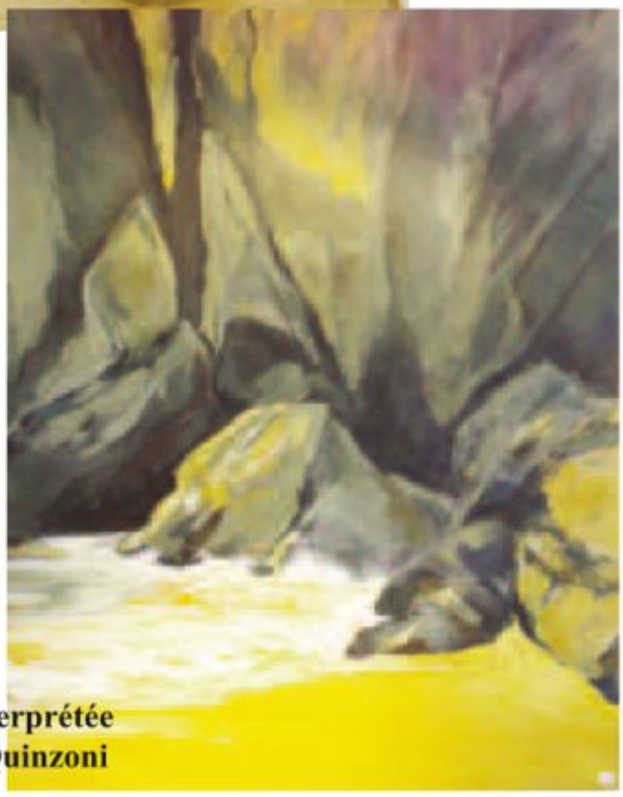
Comité de Défense et de Protection Stagnovillois BP 23 L'Étang-la-Ville 78620
E-mail: comite@amis-letanglaville.org

Les bronzes vivants
d'Agnita Andrieu

L'enfant au chien de
Claire Gruson

Les grès
de Mary Dallos

Les tons vifs et les
formes abstraites
de Bernadette Gœrger



Belle-Ile interprétée
par Paule Quinzoni